

Des médailles sous les sabots des chevaux

L'Association a reçu un don de la famille d'Henri Hector PAN, né le 19 décembre 1909 dans l'Ain à Pressiat et décédé à Caluire le 18 mai 2004. Resté 28 ans au service de l'Armée de terre, il a terminé sa carrière avec le grade d'adjudant, 1er Maître Maréchal-ferrant à Lyon (quartier de la Vitriolerie).

Trois types de documents sont regroupés dans un imposant encadrement : Un certificat d'examen, des médailles, des fers à équidés. Le certificat correspond à son brevet de Maître Maréchal- Ferrant avec la mention assez bien, en date du 11 juin 1931.

L'ensemble est paraphé par les 3 membres du jury et par le Général commandant de l'Ecole militaire et d'application de la Cavalerie et du Train, basée à Saumur. Henri Pan est donc un maréchal- ferrant militaire ayant le grade de 1ère classe au 66ème Régiment d'Artillerie.

Lors de l'obtention de son diplôme, il est âgé de 22 ans.



Pour présenter le diplôme, il fallait avoir travaillé au moins deux ans pour l'armée. Orphelin de mère à 4 ans et demi, Henri Pan perd son père avant ses 17 ans.

Il est entré au service de l'Armée probablement à l'âge de 18 ans. Le maréchal- ferrant doit avoir une parfaite connaissance de l'anatomie des équidés.

Avant de procéder à la confection des fers, il faut façonner la corne du sabot. Les fers sont alors forgés et ajustés afin de s'adapter parfaitement à chaque pied. La confection des fers varie en fonction de l'animal concerné (cheval, mulet, âne), en fonction du terrain (herbeux, caillouteux, rocailleux), en fonction du travail demandé à l'animal (traction de canons, de charrettes) ! Le tableau présente 14 fers adaptés à différents équidés.

Les équidés ont particulièrement été sollicités pendant la Grande Guerre et pendant la Seconde Guerre mondiale. Le maréchal-ferrant était donc un acteur essentiel à l'arrière, près du front, et même au front. Les médailles gagnées par Henri Pan en sont bien la preuve.

Les médailles du cadre

Henri Pan a participé à plusieurs campagnes militaires dont nous retrouvons la mémoire à travers les quatre décorations présentes dans le tableau.

De gauche à droite, la Médaille militaire, la Croix de Guerre 1939, la Croix du combattant, la Médaille des Colonies.



La **Médaille Militaire** est créée le 22 janvier 1852 par Louis Napoléon Bonaparte. Ses caractéristiques évoluent au fil des régimes politiques. Sous la III^e République, l'Aigle impériale est remplacée par un trophée d'armes comprenant : cuirasse, canons, ancre de marine, fusil, hache, sabre et baïonnette. Dans le médaillon, Napoléon III est remplacé par la III^e République sous les traits de la déesse Cérès. La mention 1870 reste inchangée jusqu'en 1951 de même que les couleurs du ruban. Henri Pan a obtenu la Médaille Militaire en 1947.

Auparavant, il s'était vu décerner la **Croix de Guerre 1939**. Cette croix, instituée en septembre 1939, en bronze, à 4 branches, 2 épées croisées, effigie de la République, ruban rouge et vert, récompense une conduite exceptionnelle au cours de la Seconde Guerre mondiale.

Probablement la même année, 1943, Henri Pan a dû être décoré de la **Croix du combattant** avec citation pour son attitude courageuse en Tunisie. Cette croix créée en 1930, pour des soldats de la Grande Guerre, a été étendue aux soldats de la Seconde Guerre mondiale, puis progressivement aux combattants ayant participé à des opérations extérieures. Le ruban s'inspire de l'uniforme bleu horizon des Poilus.

Enfin en 1947, en plus de la Médaille Militaire, H. Pan a été honoré de la **Médaille des Colonies** avec agrafe TUNISIE, le nom porté sur l'agrafe varie en fonction du lieu des opérations. Cette médaille, créée en 1893 en récompense des services rendus dans les colonies et les protectorats, s'appelle depuis 1962, la Médaille d'Outremer. H. Pan a terminé sa carrière avec le grade d'adjudant, premier maître maréchal-ferrant à Lyon, quartier de la Vitriolerie.

Nous remercions la famille Pan qui a confié ses documents mémoriaux au Musée de l'association du Fort par l'intermédiaire du major Jean-Louis François.

Textes transmis par Michèle Pan

Michèle Pan, fille d'Henri Pan, nous livre de précieux témoignages, en particulier sur la période que son père a passé en Tunisie au cours de la Seconde Guerre mondiale.

A Sétif

Pendant sa carrière militaire, nos parents ont déménagé 17 fois.

Les meubles ? Le Père avait récupéré une grande caisse en bois. Il avait modifié l'intérieur en rajoutant quelques planches. A la verticale, cette caisse servait à ranger le linge, quelques tissus, chaussures. Notre mère avait cousu un rideau tenu par une simple tringle. Cette armoire nous a accompagnés tout au long de notre vie familiale.

Pendant la Campagne de Tunisie, Papa n'avait pas eu de permission pendant plus de 6 mois. En revenant à Sétif pour 2 ou 3 jours, mon frère qui était tout petit, ne reconnaissait pas cet homme qui venait dans le petit appartement de Sétif. L'enfant cachait son visage contre sa Maman pour ne pas voir, ne pas dire bonjour à cet intrus qui venait parmi eux alors que Paul vivait seul avec sa Mère. Papa s'était fait une joie de les revoir tous deux, mais son fils ne le reconnaissait pas !



En Campagne

« Notre Père expliquait que les Français avaient des canons (tirés par les mulets) à faible portée (un peu plus de 2 kms) alors que les Allemands leur tiraient dessus grâce à leur aviation ! Son régiment a subi tellement de pertes, hommes, animaux-mulets, matériels, qu'il a été reconstitué 3 fois »

« Pour soigner les mulets, le Père charriait une petite boîte de pharmacie dont il s'est servi auprès des hommes blessés sur les champs de batailles. Il leur disait « courage, la relève va venir » alors qu'il savait que la relève arriverait trop tard pour soigner, sauver ces soldats. Se tenant leur ventre ouvert, ces jeunes appelaient leur Maman ! »

Le Maréchal-ferrant, le gradé et le Code Napoléon

« Un jour que le Père était venu à Alger, il a été reçu par un supérieur, jeune gradé qui lui demandait des comptes. Le Régiment avait subi de très lourdes pertes humaines et animales (126 ou 128 mulets tués ou abattus parce que trop gravement blessés). Le jeune gradé : « *qu'avez-vous fait de la peau des bêtes ?* »

Silence du Père.

Le gradé réitère sa demande « *qu'avez-vous fait de la peau des bêtes ?* » Toujours silence du Père ? Que répondre à cette absurdité ?

Le gradé : « *d'après le Code Napoléon, vous devez ramener la peau d'une bête tuée* (sous-entendu pour prouver que vous ne l'avez pas vendue, qu'elle est bien morte à la guerre) »

Le Père sort alors son revolver, vise le supérieur : *« vous n'allez pas me poser une quatrième fois la question jeunot qui n'avez jamais mis les pieds sur un champ de bataille. Les Canons allemands sur les collines, l'aviation nous bombardaient, anéantissaient notre régiment. Et j'allais, au milieu des morts, des blessés, récupérer la peau des bêtes. Avec cette chaleur ! Découper les peaux des mulets, avec quoi ? Alors que nous abandonnions des blessés qui appelaient leur mère avant de mourir. Assis derrière votre bureau, vous qui n'avez jamais vu la guerre, vous parlez du Code Napoléon ».*

Un Supérieur entre dans la pièce : *« j'ai entendu, l'incident est clos. Venez avec moi, je vais essayer de vous donner un peu de matériel pour votre forge ».*

... « Et la nourriture pour mes gars, nous n'avons plus rien à manger. Et les secours pour les blessés, ils arrivent quand ? Plus de mulets, nos canons sont embourbés. J'ai plus de pharmacie pour les hommes. On nous tire dessus... »

« Je sais suivez-moi ».



Quand le Maréchal-ferrant devient dentiste

Le Père, pour essayer de soigner ses hommes qui l'aident à ferrer, principalement des mulets, avait créé une petite pince pour pouvoir leur arracher les dents si nécessaire.

Un jour l'un de ses hommes est venu : *« chef, j'ai trop mal. Faut m'arracher une dent. Je souffre beaucoup ».*

Dans la forge, notre Père installe sur une chaise le gars : *« tu te cramponnes aux barreaux et t'évites de bouger ».*

Le Père arrache la dent, sans anesthésie évidemment. *« Rince toi avec de l'eau et tu craches ».* L'homme part avec un barreau de chaise dans chaque main tellement qu'il s'était cramponné d'appréhension et de douleur

Le lendemain, l'homme revient. *« chef, il faut arracher une autre dent, elle m'a fait mal toute la nuit. Je n'en peux plus. »*

Notre Père questionne : *« la dent arrachée hier, elle ne te fait plus saigner ? »*

... « Faut m'en arracher une autre chef, je n'en peux plus »

Lorsque mon frère et moi, bien des années plus tard, avons demandé à voir la petite pince qu'il avait forgée et utilisée, notre Père nous a répondu : *« mais lorsque j'ai quitté mes gars, je leur ai laissée plus tard, pour qu'ils s'en servent. Je n'avais même pas ma petite boîte de pharmacie à leur donner »* Il a surtout essayé de leur apprendre à forger.

Les Equidés dans la guerre

... Au fort de Bron est prévue, lors de la construction, la présence d'une dizaine de chevaux dans le casernement du cavalier. Un document du 24 février 1894, raconte également un incident cocasse : un mulet, d'humeur vagabonde, employé aux mouvements du matériel d'artillerie, échappe à son conducteur, grimpe sur la toiture du parados brisant ainsi bon nombre de tuiles.

Il ne reste plus qu'à présenter la facture à l'armée ... Avant la 1ère Guerre mondiale, le service de la remonte militaire recense les chevaux et mulets, les propriétaires ayant l'obligation, chaque année, de les déclarer à la mairie de leur commune. Les animaux réquisitionnés passent devant une commission qui les affecte, selon leur capacité à l'Arme dédiée (cavalerie, artillerie...).

Ensuite, les équidés passent entre les mains des Maréchaux-ferrants qui vont les équiper de fers adaptés à la taille de leurs sabots, à la fonction attribuée et à la nature du terrain. Pour certains artilleurs, les vrais chevaux de guerre, sont les mulets.



Ce sont des animaux solides parfois attelés à des canons de 75 (plus d'une tonne). Ils ont le pied sûr dans les zones accidentées.

Les équidés ont, involontairement mais activement, participé aux opérations de 1914 1918.

Dans l'enfer de cette guerre, ils ont payé un lourd tribut. Le stress provoque

des crises cardiaques. Certains animaux deviennent fous. Ils subissent des blessures qui entraînent des souffrances atroces.

Ils manquent de nourriture, de soins car les soldats épuisés s'écroulent de fatigue avec eux. Ils sont confrontés à la boue, au gel. Les maladies contagieuses n'épargnent pas les bêtes déjà fragilisées.



Au front, les chevaux blessés sont achevés même s'ils présentent des lésions minimales, une balle entre les deux yeux ou dans l'oreille, la priorité étant donnée aux opérations militaires. Les petits ânes sont les grands oubliés de cette guerre. Ils sont utilisés à découvert ou dans les tranchées pour ravitailler les hommes en nourriture, outils, grenades... Pour les obliger à rester silencieux, on tranche verticalement leur lèvre supérieure sous les naseaux.

La douleur est telle qu'ils ne braient plus ! Néanmoins, après la guerre, une certaine reconnaissance envers ces compagnons plongés dans l'enfer se manifeste.

Une plaque apposée au ministère de la Guerre à Washington rappelle ces mots du général Pershing : « les chevaux et les mulets de l'armée se sont montrés d'une valeur inestimable ... On les trouvait sur tous les théâtres de préparation et d'opérations, remplissant leur tâche fidèlement et en silence »

A Saumur, une plaque de 1923, apposée au château leur est dédiée :

*« Aux 1 140 000 chevaux de l'armée française
morts pendant la guerre mondiale 1914-1918.*

Le musée du cheval reconnaissant ».

En 2004, l'Angleterre a inauguré un monument à la mémoire de tous ses animaux soldats morts à la guerre.

Marie Jo Chapron